

Insomnia
La réalité en quête de l'illusion
Insomnia, États-Unis 2002, 118 minutes

Maurice Elia

Numéro 221, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2002). Compte rendu de [Insomnia : la réalité en quête de l'illusion / *Insomnia*, États-Unis 2002, 118 minutes]. *Séquences*, (221), 50–50.

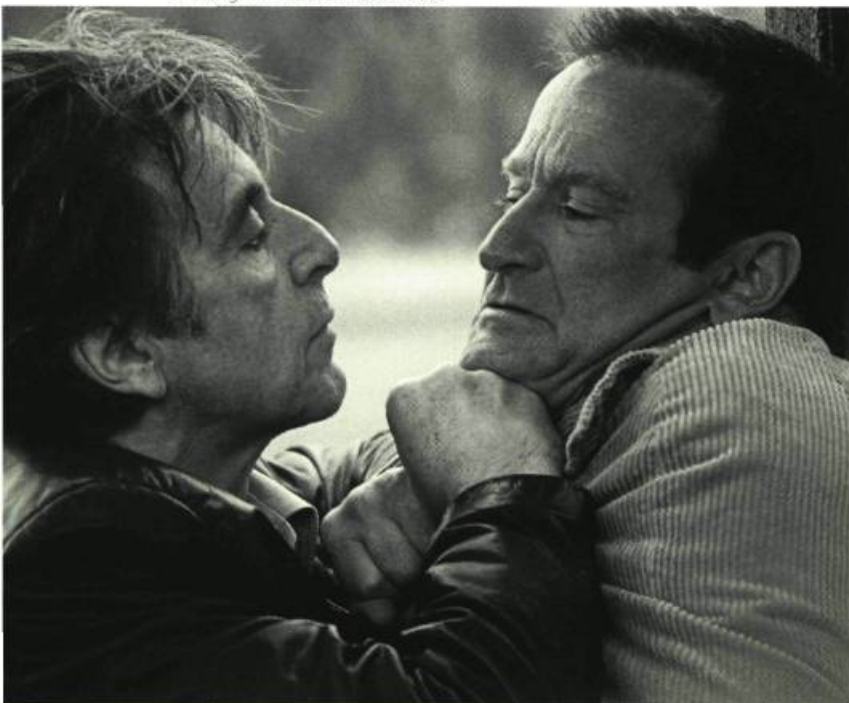
INSOMNIA

La réalité en quête de l'illusion

Deux inspecteurs de police de Los Angeles arrivent en Alaska pour enquêter sur le meurtre d'une adolescente. On les renseigne tout de suite sur la fameuse nuit polaire où le soleil ne se couche pas. Le plus important des deux s'appelle Dormer, c'est parfait (même en anglais), et déjà se met en place la structure essentielle d'*Insomnia*. L'itinéraire de l'enquête sera contraire à celui des enquêtes habituelles où l'enquêteur quitte l'obscurité pour se diriger vers la lumière. Ici, le policier arrive auréolé d'une immense gloire, en plein soleil, puis souffre progressivement du manque de sommeil, et finit par sombrer dans une sorte de coma informe et, semble-t-il dire lors de la scène ultime, réconfortant. Le thème de l'insomnie joue sur plusieurs niveaux. Le scénario, la photographie et l'interprétation offrent tous les paliers d'interprétation au spectateur exigeant, ne lui épargnant même pas les références à d'anciens films de Pacino, l'acteur étant arrivé à ce point de sa carrière où les rétrospectives en tous genres sont d'usage.

Au cours d'une poursuite dans le brouillard, Dormer tue accidentellement son partenaire Eckhart, puis essaie de camoufler son action. Manipulant à loisir les faits, les preuves et ceux qui essaient de lui faire signer une déposition, Dormer reçoit un appel du tueur de l'adolescente qui l'informe qu'il a été témoin de son acte et qu'il s'est renseigné sur la passé trouble qui avait lié les deux partenaires policiers. Lorsque Dormer établit un contact avec Walter Finch, celui qu'il recherche, nous avons affaire à deux hommes qui installent eux-mêmes leur lieu de rencontre, qui composent leur dialogue, se mettent pratiquement en scène,

L'échange virtuel d'un face-à-face



jouent presque leur vie — du moins ce morceau de vie ensemble — hors du monde réel, s'acharnant, pour tirer la couverture à soi à créer une nouvelle réalité. On a l'impression que tous deux fixent le temps (meurent en quelque sorte) et l'illusion qu'ils tentent de créer, l'échange virtuel des différents aspects de leur face-à-face créent parfois une réalité bien plus intense, sinon bien plus vraie que la vie.

La policière Ellie Burr prend elle aussi son poids de vérité lorsque son propre conflit prend naissance. Elle est en possession d'un indice qui risque de déséquilibrer la fragile construction déjà mise en place. Christopher Nolan la filme de côté, cadrée sur un coin d'écran, comme si son incursion violait une sorte d'intimité. Mais c'est une incursion vivante face à ces deux morts (dont l'un est en puissance puisque le scénario confond sa puissante envie de mourir et celle plus puissante encore de dormir). Elle a l'oeil intelligent, le regard vif, elle *sait*. Cette héroïne positive, qui frôle le côté négatif le temps d'un instant furtif, efface l'antagonisme préétabli et prend son envol et gagne en réalité.

Mais déjà, avant les scènes finales, Dormer avait parlé de son passé (bien qu'à mots couverts) à Rachel qui l'héberge dans son hôtel. La scène est filmée dans une demi pénombre. Pacino est assis sur le lit et regarde à peine la belle Maura Tierney (dont le moindre regard réchaufferait le plus endurci), debout devant lui. Derrière elle, il y a ce soleil intense qu'arrivent à peine à éteindre les couvertures de fortune qu'y a placées maladroitement Pacino. La révélation d'un passé obscur se fait donc dans une chambre d'hôtel où la lumière veut désespérément passer. À l'issue de son histoire, il lui demandera son avis et elle répondra avec candeur que certaines situations sont incompréhensibles et doivent être saisies, jugées, vécues de façon individuelle. C'est une des plus belles scènes d'*Insomnia*.

Comme il l'avait fait sur *Memento*, la mise en scène de Christopher Nolan s'efforce encore une fois d'affirmer son pouvoir de contrôle sur les acteurs-personnages. Au niveau de la construction générale du film, au niveau du découpage (plus précisément des quelques courts et sobres flashbacks qui misent sur le flash), au niveau du travail sur l'espace (l'Alaska offre son propre espace, sa propre lumière), il sait comment jouer à fond le scénario, adapté d'un film homonyme danois tourné cinq ans plus tôt et porteur d'incessants prolongements. Lesquels procureront au spectateur maniaque une nuit assurément sans sommeil.

Maurice EL

■ États-Unis 2002, 118 minutes — Réal. : Christopher Nolan — Scén. : Nikolai Frobenius, E. Skjoldbaerg, Hillary Seitz — Photo : Wally Pfister — Mont. : Dody Dorn — Mus. : David Julyan — Son : Oscar Mitt — Déc. : Michael Diner, Nathan Crowley — Cost. : Tish Monaghan — Int. : Al Pacino (Will Dormer), Robin Williams (Walter Finch), Hilary Swank (Ellie Burr), Maura Tierney (Rachel Clement), Martin Donovan (Hap Eckhart), Nicky Katt (Fred Duggar), Paul Dooley (Charles Nyback), Jonathan Jackson (Randy), Katharine Isabelle (Tanya) — Prod. : Broderick Johnson, Paul Junger Witt, Andrew A. Kosove, Edward McDonnell, Emma Thomas — Dist. : Warner Bros.